

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE  
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
                  "          six mois, 14 " " "  
                  "          un an, 25 " " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C<sup>o</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

**L'imprimerie et les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX sont transférés rue du Vieil-Abreuvoir, 25, (coin de la rue Nain).**

Roubaix, 29 Juin 1867.

### BULLETIN.

M. Bethmont, député de l'opposition, avait déposé au nom de plusieurs de ses collègues une demande d'interpellation ainsi conçue :

« Nous demandons à interpellier le Gouvernement sur la nécessité de faire dans toutes les communes de France, une enquête publique ayant pour objet l'organisation militaire dans ses rapports avec les intérêts de l'industrie, de l'agriculture et de la population. »  
Cette demande a été rejetée par les bureaux.

Un autre député, M. Magnin, a aussi déposé une demande d'interpellation dont voici le texte :

« Nous demandons au Gouvernement de consulter les conseils généraux sur le projet de loi de réorganisation militaire dans ses rapports avec les intérêts agricoles et industriels et avec le développement de la population. »

Il n'est pas douteux que cette demande partage le sort de celle de M. Bethmont. Faut-il admettre cependant que le Gouvernement, que les Chambres veulent imposer à la France un projet de loi impopulaire. Non ! Avant de briser la carrière de milliers de jeunes gens avant de compromettre l'avenir de l'agriculture et de l'industrie, il serait juste de consulter le sentiment national.

La dissolution des Chambres dont on parle avec persistance, serait peut-être le meilleur moyen pour le Gouvernement de se dégager d'une responsabilité terrible. Des urnes électorales sortirait alors l'arrêt l'armée aussi odieuse qu'impopulaire ? de plonger dans le deuil toutes les familles

des jeunes générations, en même temps que le suffrage universel se prononcera sur l'opportunité des réformes libérales que l'on veut apporter à notre législation.

J. REBOUX.

### REVUE DES JOURNAUX.

M. Prévost Paradol s'occupe, dans les Débats, de la question relative aux associations ouvrières anglaises, question soulevée par le procès de Broadhead devant la cour de Sheffield, c'est-à-dire de l'obligation imposée aux ouvriers, quels qu'ils soient, d'obéir aux ordres des associations sous la menace des vengeances les plus extrêmes. M. Prévost-Paradol, après avoir raconté les faits, termine par ces considérations :

« Ce qui est plus extraordinaire que toutes ces révélations, ce sont les raisons que M. Broadhead, président d'une sorte de Sainte-Vehme, donne de sa conduite. Il pâlit de peur devant le comité du parlement, et il est souvent sur le point de s'évanouir; mais ce n'est point de remords, car sa conscience est tranquille, et il est persuadé qu'il a seulement fait son devoir. Les mots de nécessité absolue, intérêt de l'association, salut de l'association reviennent à chaque instant sur ses lèvres, et il a même répété, comme bien d'autres adeptes de la souveraineté du but, la célèbre formule : la fin justifie les moyens. »

« Il est probable aujourd'hui que Broadhead et ses principaux agents sortiront impunis de cette terrible aventure, car on ne peut plus guère les accuser d'avoir rien dissimulé, et le parlement ne peut faillir à sa parole. »

« Mais ce qui est plus triste encore que le récit tranquillement fait de tant de crimes, c'est l'image, de cette odieuse servitude acceptée par les classes laborieuses et aveuglément subie, dans l'idée fautive qu'elle profite à l'intérêt commun. Les livres de cette association prouvent, par exemple, que les ouvriers paient souvent une cotisation qui se monte à plus de 2 sh. par livre sur leur salaire. Qu'on ajoute à cet impôt la peine de la mutilation avec chance de mort pour quiconque refuse de le payer ou quiconque ose travailler en temps de grève, et l'on reconnaît que les pires oppresseurs de la classe ouvrière résident dans son propre sein, et qu'elle est la première à plaindre lorsqu'elle obéit à des semblables guides. Au point de vue politique, il y a lieu pour l'Angleterre de réfléchir devant le spectacle d'une telle

organisation et d'une telle discipline. Ce serait d'étranges électeurs que les esclaves volontaires de Broadhead et de son comité, et, avec la perspective d'une loi qui peut bientôt leur assurer la majorité dans le corps électoral, on peut se demander ce que deviendraient dans de telles mains la liberté et la prospérité de l'Angleterre. »

Le Monde publie des correspondances de Rome des 22 et 24 juin. Nous en détachons les passages suivants :

« Le jeudi 20, les salons du palais du cardinal Altieri se sont ouverts pour recevoir tous les évêques français en ce moment à Rome. Le but de cette importante réunion était de décider si l'épiscopat irait, comme en 1862, déposer une Adresse aux pieds du Souverain-Pontife. La question a reçu une réponse affirmative et unanime, et l'on a procédé par la voie du scrutin à la nomination d'une commission chargée de s'entendre avec les vénérables évêques des autres pays pour la rédaction de cette pièce importante. Les suffrages se sont portés en grande majorité sur Mgr Dapanloup, évêque d'Orléans, sur le cardinal archevêque de Rouen, sur Son Em. le cardinal archevêque de Besançon, et enfin sur Mgr Rognier, archevêque de Cambrai. Ce dernier prélat n'était pas encore arrivé à Rome. »

« Il est aussi question d'une supplique, datée de la tombe des Saints-Apôtres, adressée par l'épiscopat du monde entier, à tous les souverains et chefs de gouvernement, pour leur signaler les ravages effrayants produits en tous lieux par les mauvaises doctrines, les périls imminents et terribles dont est menacée la société. et les conjurer, au nom du salut de leurs trônes, comme celui de la société, d'aviser, pendant qu'il en est temps encore, à contenir le flot révolutionnaire, qui déborde de tous côtés. Nous ne donnons cette nouvelle qu'avec la plus grande réserve; car cette pensée qui a été l'objet des réflexions de plus d'un éminent prélat, n'a revêtu encore aucune des formes d'un projet définitif. »

« Le nombre des cardinaux, archevêques et évêques présents à Rome à la date du 24 s'élevait au chiffre imposant de trois cents quatre-vingt dix ou douze. Il dépassera de beaucoup celui de quatre cents, car on attendait encore trente ou quarante autres prélats. »

« Les ecclésiastiques dépasseront probablement le chiffre de cinq mille le jour de l'anniversaire du martyre de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Si à ce chiffre on

joint tous les prêtres et religieux habitant la ville et ceux qui ne manqueront pas d'accourir de cinq à six lieues à la ronde pour un jour ou deux, on peut estimer à plus de dix mille le nombre des prêtres qui offriront, sur les tombeaux des milliers de saints qui reposent dans la ville éternelle, le saint sacrifice de la messe pour le salut de l'église et le salut de la Société. Une pareille abondance de prières, une semblable violence faite au ciel ne pourront demeurer infructueuses. Que les catholiques espèrent donc, et espèrent beaucoup. Le triomphe n'est pas loin. »

« Le Souverain-Pontife vient d'accorder le titre d'évêque assistant au trône pontifical à tous les évêques qui viendront à Rome pour la canonisation et qui ne l'ont pas encore. Il a de même permis l'usage général de la barrette violette à tous les évêques de la catholicité. »

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

ANGLETERRE.

Londres, 27 juin.

Les journaux ministériels émettent l'avis qu'il est nécessaire de faire la guerre à l'Abysinie pour délivrer les prisonniers anglais.

Londres, 28 juin.

Le Times annonce que le gouvernement anglais a décidé qu'une fête officielle sera donnée en l'honneur du Sultan. Le secrétaire d'Etat pour l'Inde est chargé de régler les préparatifs de la fête.

GRÈCE

Trieste, 28 juin.

La malle du Levant apporte des nouvelles d'Athènes qui vont jusqu'au 22. La frégate russe le Grand-Amiral, qui venait d'arriver, annonçait que les candidats avaient évacué Lassiti. Le gouvernement hellénique avait retiré l'exequatur au consul ottoman de Lamia. Dans plusieurs villes de la Grèce, la population avait été excitée contre les francs en maçons, et des troubles-étaient résultés.

TURQUIE.

Vienne, 28 juin.

La Presse annonce l'arrivée de la réponse de la Porte à la récente note collective des puissances. La Porte déclare

qu'Omer-Pacha a donné l'assurance formelle que l'insurrection candiotte serait apaisée dans le délai d'un mois. Jusque-là, le gouvernement du sultan ne peut contracter aucune espèce d'engagement. Mais si, à l'expiration de ce délai, c'est à dire vers le 24 juillet, les prévisions d'Omer-Pacha ne se sont pas réalisées, la lutte ne sera pas continuée.

Des négociations sont engagées pour la réunion d'une assemblée des notables de Candie avec la coopération des représentants des puissances.

ITALIE.

Florence, 27 juin, 7 h. 30, soir.

La Gazette de Florence dément le bruit d'après lequel le général Cialdini aurait donné sa démission. Elle confirme la nouvelle de la démission de M. Lamarmora qui n'a pas été acceptée par le gouvernement.

PRUSSE.

Berlin, 27 juin.

Outre les poursuites correctionnelles une action disciplinaire a été intentée contre MM. Twisten et Lasker, à raison des discours que ces députés ont prononcés avant la guerre au sein du Parlement. Hier M. Twisten a été condamné à une amende de 100 thalers.

L'affaire de M. Lasker sera jugée le 3 juillet.

La Gazette de l'Allemagne du Nord publie le texte de la note remise le 18 juin au gouvernement danois par l'ambassadeur de Prusse à Copenhague. Cette note traite la question des garanties que la Prusse exige en faveur des nationaux allemands du Sleswig septentrional et celle de la participation du Danemark à la dette des duchés. Elle dit entre autres choses : Céder malgré elle à un pays étranger des communes allemandes, et par cette cession les laisser déchoir de tout droit à une existence nationale; les abandonner aux dangers dont l'appréhension éclate assez haut parmi elles chaque fois qu'elles songent au passé, certes, voilà une obligation que le traité de Prague n'a pas imposée à la Prusse. — Le reste de la note est entièrement conforme à l'analyse qui a été récemment publiée.

La Gazette dément la nouvelle que le ministre de la justice aurait donné sa démission.

Le roi de Prusse est parti ce matin, à huit heures, pour Liegnitz, où il assistera à la fête jubilaire du régiment dont il est le chef.

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 30 JUIN 1867.

— 4 —

### L'ANGE

DES

## FRONTIÈRES

— II —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 28 juin.)

La nuit était venue; on voyait pourtant encore l'homme de la rive gesticulant de la façon la plus pitoyable, s'efforçant de suivre nos amis, et redoublant ses appels avec les accents les plus navrants. On se consulta quelques instants, et il fut convenu qu'on suivrait les conseils du nouvel ami.

On rama vers le bord. Le bateau s'avança lentement hors du courant, et bientôt ses mouvements révélèrent qu'on atteignait une eau peu profonde.

L'homme, pendant ce temps, témoignait par ses gestes suppliants qu'il avait hâte

que le bateau abordât, comme si sa vie en dépendait, et les blancs, il faut le dire à leur louange, redoublaient d'efforts de la meilleure grâce du monde.

A peine avait-on commencé à ramer que Marianne demanda à Peterson s'il ne remarquait pas une deuxième personne au bord de l'eau.

« Oui, c'est une femme. Observez comme elle se tient immobile; elle est placée un peu plus bas que l'homme. »

— En effet, elle fait signe de la main comme pour dire : Écoutez.

— N'approchez pas ! n'approchez pas ! cria cette femme d'une voix suppliante, ou vous êtes tous morts ! cet homme est un imposteur.

— Qui est donc cette femme ? demanda Marianne, s'effrayant de plus en plus.

— L'Ange des Frontières, lui répondit un de ses voisins. N'avez-vous jamais entendu parler d'elle ? Bien sûr elle dit la vérité. Ce n'est pas la première fois qu'elle donne ainsi aux nôtres de salutaires avertissements.

— Oh ! Jim, implorait Marianne, c'est horrible ! Mais parlez-leur, pendant qu'il en est temps encore !... Il faut bien qu'ils vous entendent. »

Jim hésita quelques instants. Il avait sur le cœur la rebuffade qu'il venait de recevoir; mais la voix suppliante de Marianne, et plus encore le sentiment de son

devoir l'emportèrent. Il se tourna vers les rameurs qui avaient cessé de ramer à la vue de l'apparition.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? dit l'un d'eux. »

— L'Ange des Frontières, dit-il, dont vous avez entendu tant parler dans notre colonie. S'il y a quelqu'un qui désire un bonnet de nuit rouge, il n'a qu'à mépriser son avis et à ne pas regagner le courant à force de rames.

— Allons donc ! reprit un des rameurs encore hésitant, votre Ange des Frontières, je ne connais pas ça : c'est une pauvre fille indienne.

— Allez au diable ! jura Peterson, furieux d'être encore une fois repoussé. Je ne soufflerai plus un mot, dit-il d'un ton plus bas à Marianne.

— Comment vous ne saviez pas, dit l'étranger d'un ton railleur, que cette misérable fille n'est qu'une folle stupide ? Parbleu ! c'est une idiote, rien de plus. Allons ! si vous voulez assister ce pauvre diable qui se meurt, il n'est que temps; les Peaux-Rouges ne sont pas loin. »

Les rameurs se remirent à l'œuvre. Plusieurs étaient assaillis de mauvais pressentiments, nous devons le dire; mais, en dépit des manières suspectes de l'étranger, comme au mépris des avertissements redoublés de l'Ange des Frontières, le bateau avançait peu à peu vers

sa fatale destinée. Beaucoup de voyageurs se repentaient déjà de leur imprudence et tournaient vers le rivage des regards anxieux : le doute envahissait leurs traits.

Peterson observait toutes ces manifestations et se disait en lui-même :

« A quoi servirait de parler ? Ils sont tous perdus. Jim Peterson, mon ami, il faut vous résoudre à agir pour votre sûreté. Et Marianne, vous n'allez pas l'abandonner, j'espère ? Vous n'avez pas oublié le jour où les Peaux-Rouges ont massacré votre fiancée ? Non, vous ne l'avez pas oublié, et vous ne l'oublierez jamais... Et comment supposez-vous que Mansfield le prendrait, si vous laissiez subir le même sort à la sienne ? Non, cela ne sera pas, Jim, cela ne sera pas. »

Puis, s'adressant à la jeune fille :

« Savez-vous nager, Marianne ? — Oui ; pourquoi cette question ? — Parce que c'est ce que vous allez avoir à faire. Vous voyez, nous serons à terre dans peu de minutes. Tenez-vous près de moi, et dans un instant je vous emporte avec moi. »

— Mais pourquoi pas maintenant, — Vous le voyez, la nuit tombe vite et chaque minute vient à notre aide. Par le diable ! reconnaissez-vous ce coquin qui a terre ? C'est Mac Gable. Allons, le bateau a touché ! »

Tel était l'état des affaires de nos émigrants, et ce qu'il y avait de plus alarmant, c'est qu'on n'était plus qu'à quelques toises de la terre. On remarqua tout à coup que les manières de l'imposteur avaient changé; au lieu d'un accent pleurnicheur, sa voix avait pris subitement le ton vibrant du commandement. Quant à l'Ange des Frontières, elle avait disparu.

Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria l'un des rameurs terrifié.

— Vous êtes mes prisonniers, messieurs, dit l'étranger. Ne bougez pas, cela ne vous servirait à rien. L'homme que vous voyez c'est Mac Gable, et les Shawnees sont là, le scelp à la main : ils attendent vos chevelures. Si vous vous avisez de résister, dans une minute vous tomber sous leurs tomahawks. Mais si vous vous rendez docilement, peut-être quelques-uns d'entre vous seront-ils épargnés. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mes petits amis, je vais les appeler à bord. Oh ! mon Dieu, un signal, et tout sera dit. »

Tous, à l'exception de Peterson, étaient paralysés par la terreur. Tous étaient muets de stupeur. Jim s'avança résolument.

« Avant que vous ne donniez ce signal, dit-il, une simple question. Que vous proposez-vous de faire de moi ? »